

Madame Meissonier

Une maison à six étages s'élevait sur l'emplacement d'un hôtel privé, une tombe qui se fermait, un testament publié en quelques lignes dans les journaux, et voilà le dernier acte d'un drame, pour ne pas dire d'une tragédie.

Bien des gens l'ignoraient déjà, car l'agonie d'une volonté, et la récente nouvelle de la mort de Mme Meissonier ainsi que la publication de son testament ne faisaient ces jours-ci revivre devant mes yeux, car j'en suis pendant quel temps le témoin un peu involontaire, écrit Arène Alexandre.

Lorsque Meissonier mourut au milieu des apothéoses, après avoir vécu dans les plus éclatants et on peut le dire aujourd'hui sans être taxé d'acrimonie, dans les plus démesurées triomphes, bruyamment, comme toujours, le silence se fit. Les applaudisseurs de profession cherchèrent d'autres professeurs devant qui courber l'échine, les fluctuations d'une coté exagérée commencent, et le rideau se leva sur l'éternelle tragédie de l'Héritage.

Une femme y joua un très beau, un très noble rôle, qui ne se démentit jamais un seul instant. Ce fut la veuve du peintre. Elle fut, jusqu'à la dernière minute de sa vie, l'énergie, la passion ardente, le culte absolu, inaliénable, de l'homme célèbre qui lui avait donné son nom. Le demi-dieu donné d'années qui se seront écoulées entre la mort de son mari et la sienne propre auront été une longue suite d'efforts, de luttas, de larmes, de déceptions, d'espérance, de désespoir dont le récit par le détail aurait une beauté bien supérieure à celle du roman le plus réussi.

Dés qu'elle fut seule, Mme Meissonier eut à peu près tout le monde de contre elle. On semblait lui en vouloir d'avoir été heureuse, puis on la sentait sans défense. Enfin c'est souvent comme cela : dans l'âge on brûle les veuves, nous trouvons cela barbare, dans notre société, la maison s'écroule sur elle et les écorces. Mme Meissonier, pourtant, grâce à sa force extrême, grâce à l'idée fixe qui la dominait, demeura debout parmi les ruines. C'est vers ce temps que je l'ai vue et je n'oublierai jamais l'impression qu'elle me produisit.

ordinaire. Chaud, musicale, nuancée, qui devait être aussi terrible dans la colère et la défense qu'elle était mélodieuse dans la persuasion et l'affection. Avec des accents profonds, cette voix disait à qui voulait l'entendre, sur des tons aigus, à Chevreton, sur des tons graves, à M. Bonjean, son exécutif testamentaire, à M. L'Arroumet, aux quelques sympathies qui étaient venues par surcroît, lui luttes de la veille, les démarches du jour, les espérances du lendemain.

Pendant des mois, la vie de cette femme de haute distinction et culture, habituée au luxe, aux hommages, aux respects, aux murmures des flatteurs, devant quel chose de vraiment beau et de vraiment navrant. Des attentes dans les antichambres de ministre ou de directeur; des consultations de gens de loi; des visites à d'anciens amis qui recevaient plus ou moins froidement; des tentatives auprès de gens réputés à tort ou à raison pour leur générosité et leur goût artistique; des déceptions qui recommençaient à chaque démarche; des succès qui se changeaient bientôt en défaites. Rien n'abat-tait cette sollicitude d'une sorte nouvelle. Il ne lui coûtait pas, à elle si hautaine et si dominatrice, de se faire suppliante, diplomatique, flatteuse même, mais toujours avec dignité; s'il avait fallu être gaie, elle aurait, la mort dans l'âme, paru l'être.

Et toute cette tutelle d'activité qu'elle s'imposait, c'était uniquement pour ceci : léguer à son pays la maison de son mari, telle qu'il l'avait fait construire, et la transmettre en un musée où tout ce qu'elle possédait d'œuvres et tout ce qu'elle aurait pu en acheter ou en obtenir, aurait été exposé, avec le mobilier, l'aspect de travail, un mot une maison d'artiste, comme celle de Dürer à Nuremberg, des Plantin à Anvers.

L'idée était belle et noble, quelque opinion que l'on put professer sur l'œuvre de Meissonier en elle-même. D'ailleurs, parmi les pièces que Mme Meissonier légua, il y avait des dessins de premier ordre, des ébauches (comme celle de "Samson"), qui valaient mieux que bien des tableaux célèbres, enfin des études extrêmement variées et d'un incontestable enseignement. Puis, cette maison d'artiste en plein Paris, quel exemple, quel point de départ pour toute une série de musées intimes de ce genre? Voilà pourquoi j'appuyai à Mme Meissonier l'appui que je pus, et me passionnai véritablement avec elle pendant assez longtemps.

Par moments, elle voyait son rêve sur le point de réaliser : elle avait reçu une promesse vague de quelque fonctionnaire à qui les promesses avaient coûté peu. Ou bien un avocat lui avait dit : "Vous gagnerez votre procès." Alors, elle avait une échappée d'illusion et de bonheur. Elle apercevait, elle décrivait la glorieuse maison inaugurée, avec les peintures accrochées au mur, les meubles familiers rangés par elle, le drapeau hissé à la porte.

— Et moi, vous comprenez, me disait-elle, je regarderai tout cela, une dernière fois, dans un coin, mêlée discrètement à la foule. Puis, le lendemain, je disparaîtrai. On ne me voit plus jamais, jamais à Paris. Rien ne me connaît plus, sinon mes souvenirs, — et enfin la mort.

Le lendemain, l'écrasement, la nuit, le corps à corps avec la réalité des déceptions, des trahisons, de la procédure. Alors c'était la vraie veuve, et non plus la bataillonne qui jouait aux autres et se jouait à elle-même cette héroïque comédie. J'ai, entre autres lettres, télégrammes, communications de toute sorte, conservé un feuillet de papier, désordonné, douloureux, furieux, superbe, daté d'un 21 janvier. En une ma douleur, écrit-elle, et mes larmes qui coulent encore ce matin, dans cet anniversaire qui marque avec sa mort, la fin de ma vie réelle, je veux vous remercier encore. Vous voyez : c'est moi qui ai l'air de demander bénévolement la vente et la dispersion, tandis que c'est moi qui ai la volonté de garder, de racheter à la vente, avec ma part, tout ce que je pourrai, je vous l'ai dit, pour ma fondation! Hier, pendant trois quarts d'heure, le substitut a parlé pour moi, et, dans le dernier quart d'heure, quand on considérait mon procès comme gagné, il s'est retourné contre moi, à l'étonnement général.

Meissonier l'avait quittée quelques mois auparavant, cette somptueuse maison où elle avait été si triomphante, si aimée! Elle était campée pas bien loin, dans un modest appartement d'embrasol. Chaque coup de pioche qui abattit la maison révéla l'enfer dans le cœur, et chaque nouvelle pierre de l'immeuble de rapport lui parut une dérision à la mémoire de son mari et de son maître.

Elle se retira, dans la douleur, dans la déception suprême, sans avoir jamais bien compris comment tous ces gens officieux, qu'elle avait vus à plat ventre devant Meissonier, cessant de se contourner, lui disparu, à sa volonté souveraine et formellement exprimée. Puis eut lieu une exposition de l'œuvre avant que ce qui n'appartenait pas à la veuve se dispersât; et ce qui lui appartenait restait chez elle en attendant qu'elle le légât en bloc à l'Etat. Le critique reprit alors son indépendance, puisque les projets étaient en ruine et qu'il n'y avait plus là que des tableaux à apprécier. C'était une séparation forcée entre la veuve et celui qui l'avait un instant défendue; séparation fatale, puisque la veuve n'admettait pas qu'on discutât un trait de crayon, une touche de pinceau, et que l'écrivain devait, à ses risques et périls, dire son opinion en conscience.

Pourtant, j'ai revu un jour Mme Meissonier. Elle avait toujours ce grand air de beauté passée et de douleur impossible. La voix était toujours douce et noble, mais avec un accent navré et au delà, un accent fait de tous les rêves évanouis de tous les souvenirs inutilement chers. Ce n'était pas une plus belle sorte de femme passionnée que j'avais vue dans le pénombre du grand atelier en deuil. C'était une morte, et la morte est enfin morte ces derniers temps, laissant un dernier et définitif témoignage de ses vœux.

Verra-t-on dans un musée de l'Etat, comme le crie une dernière fois le testament, ces tableaux, ces dessins qui étaient l'objet de tant de culte et de tant de peine : le "Chant", les portraits de Meissonier par lui-même, le "Siège de Paris", la superbe "Samson" et les "Philistins", la "Madonna del Baccio", les vues de Venise, les études de chevaux, de paysages, de costumes? Tout cela est donné encore une fois.

Des tableaux offerts aux passants, une maison, à Poissy, léguée pour les enfants abandonnés; voilà ce qui reste d'une volonté brûlée, voilà ce qui reste d'une femme!

Le lendemain, l'écrasement, la nuit, le corps à corps avec la réalité des déceptions, des trahisons, de la procédure. Alors c'était la vraie veuve, et non plus la bataillonne qui jouait aux autres et se jouait à elle-même cette héroïque comédie. J'ai, entre autres lettres, télégrammes, communications de toute sorte, conservé un feuillet de papier, désordonné, douloureux, furieux, superbe, daté d'un 21 janvier. En une ma douleur, écrit-elle, et mes larmes qui coulent encore ce matin, dans cet anniversaire qui marque avec sa mort, la fin de ma vie réelle, je veux vous remercier encore. Vous voyez : c'est moi qui ai l'air de demander bénévolement la vente et la dispersion, tandis que c'est moi qui ai la volonté de garder, de racheter à la vente, avec ma part, tout ce que je pourrai, je vous l'ai dit, pour ma fondation! Hier, pendant trois quarts d'heure, le substitut a parlé pour moi, et, dans le dernier quart d'heure, quand on considérait mon procès comme gagné, il s'est retourné contre moi, à l'étonnement général.

Plus tard, lorsque les questions de partage et d'enchères eurent été résolues, et que seule la maison demeura à vendre, elle constata avec un véritable effort que même en se ruinant absolument elle ne pouvait la racheter. C'est alors qu'elle fit un dernier effort et conçut le projet d'intéresser les personnes dont elle avait entendu parler l'opulence et la libéralité. Elle alla frapper à mainte porte, quêtter, disant : "Vous voyez, j'offre des œuvres d'art, des souvenirs qui valent des sommes énormes, un ensemble de peintures et de dessins comme nul n'en peut présenter. J'ajoute tout ce que je possède d'argent. Aidez-moi, achetez cette maison. Nous aurons pour récompense d'avoir ensemble, fait à notre pays un cadeau unique. Cela doit pourtant vous tenter." Cela ne tenta personne, et ni l'Etat ni la Ville de Paris ne l'entendirent davantage.

Enfin, elle se résigna à vendre la maison à la Ville de Paris. Elle ne put obtenir que la somme de 150,000 francs. Elle mourut quelques jours après, sans avoir pu voir la réalisation de ses vœux.

Le mariage, sur l'ordre de François Ier, fut rompu, comme ayant été célébré sans le consentement de la jeune princesse.

Les Etats acceptèrent l'union de leur future reine avec Antoine de Bourbon. Deux enfants, issus de ce mariage, moururent bien vite après leur naissance. Henri II, à l'annonce d'une troisième grossesse exigea que sa fille vint à Pau, recevoir ses soins et accoucher sous ses yeux. Tout le monde sait avec quel courage cette princesse, qui n'avait dit un de ses historiens, traversa la France et vint à Pau, accoucher, en chantant, d'un prince qui fut le grand Henri, dit l'Historique. Les nouvelles Henri, — dirent les Béarnais.

Retiré dans un appartement voisin, Henri II attendait la délivrance de sa fille. Voilà qu'un milieu de sa douleur, Jeanne, par un effort surhumain de volonté, se mit à chanter, à la grande joie de son père.

Un héros français. S'il faut en croire le Cri de Paris, la femme d'un champignoniste Carrara aurait un aïeul illustre. De son nom de fille, elle s'appelle Louise Roellant et elle se serait l'arrière-petite fille du général du premier Empire Félix Roellant, dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe.

Les soldats, paraît-il, l'appelaient Roellant le Cruel. En effet, il était impitoyable aussi bien pour ceux qu'il commandait que pour les ennemis, voire pour lui-même.

Plusieurs riches négociants de Sibirie viennent d'arriver à Saint-Petersbourg pour arrêter le programme d'organisation de la section sibérienne à l'Exposition universelle de 1900.

LORD KELVIN ET LA SCIENCE.

La science s'est maintes fois demandée ce que deviendrait l'industrie le jour où, les mines de charbon étant toutes épuisées, elles se trouveraient toutes coupées sans chaleur et sans force. Le problème est considérable et il vaut qu'on y songe; mais voici qu'une Revue anglaise soumet aux savants une question bien autre-ment grave et le supplicie de conjurer un péril plus pressant. Si l'on en croit le Cassell, lord Kelvin aurait découvert que la combustion de la houille doit amener la disparition complète de l'humanité. Son raisonnement est très simple; le voici. Nous avons notre disposition un stock d'oxygène de mille milliards de tonnes et un stock de combustible de trois cent quarante milliards de tonnes. Avec la marche toujours ascendante de l'industrie, on peut affirmer qu'avant cinq siècles il n'y aura plus sur le sol, ni dans la terre, une seule miette de charbon; mais comme la houille pour brûler, doit absorber une très grande quantité d'oxygène et la transforme en acide carbonique, longtemps avant d'avoir consumé tout notre combustible, dans quatre siècles environ, nous n'aurons plus à notre disposition un seul atome d'air respirable. L'éventualité, comme on voit, est menaçante. Heureusement lord Kelvin ne s'accroche point du bout de prophète de malheur et, en même temps que le mal, il indique le remède. Ce remède consiste à cultiver d'énormes quantités de végétaux, pour accroître notre stock d'oxygène, et à conserver précieusement les forêts qui nous restent. Nous aurons ainsi un siècle de répit et nous pourrions brûler notre charbon jusqu'à la dernière miette. Mais, passé ce délai, nos arrière-neveux n'auront plus qu'à disparaître. Sans oxygène et sans houille, ils n'auront plus qu'à choisir entre l'asphyxie et la mort par le froid. Di avertant tale fatum.

Un mariage d'Henri et de Marguerite une seule fille était née. A la mort de sa mère, Jeanne d'Albret n'était âgée que douze ans. Elevé très brillamment, elle montra de bonne heure une intelligence au-dessus de son âge et une volonté peu commune à son sexe. Unique espoir de la couronne de Navarre, François Ier voulut la marier au prince de Clèves. Les Etats de Béarn protestèrent pour ce motif touchant ce qui la future reine suivait son époux en Allemagne, elle ne serait plus au milieu de ses Béarnais pour faire à chacun son droit.

Les couches de la reine Jeanne donnèrent une preuve de la fermeté d'âme et du courage surhumain cachés dans ce corps de femme. Son père lui fit la promesse d'une magnifique écurie, si au milieu des douleurs de l'enfantement, elle chantait un cantique. "Nouvelles Dame des cap des Poins." Il y avait, à cette époque, au bout du pont sous lequel coule le Gave, et qui sépare la ville de Pau du joli village de Juranton, une petite chapelle dédiée à Notre Dame, et qu'on appelait "Notre Dame du bout du Pont." C'était à elle que les femmes, sur le point de faire leurs couches, s'adressaient tout particulièrement.

Retiré dans un appartement voisin, Henri II attendait la délivrance de sa fille. Voilà qu'un milieu de sa douleur, Jeanne, par un effort surhumain de volonté, se mit à chanter, à la grande joie de son père.

Les citoyens Clovis Hugues s'est même chargé de défendre leurs intérêts à la Chambre et de faire abroger le règlement somnambulique de Lépine. Il est un peu de la partie, nous apprend notre excellent confrère Raphaël Vian. Il magnétise; ainsi endormit-il un jour une vieille dame que génaient un râtelier neuf. Le poète lui ordonna de ne plus songer à ses fausses dents, et il voulut la réveiller; elle dormait toujours!

— Elle est restée ainsi une heure, monsieur, vous pouvez si j'en me suis large. Au bout de deux ou trois expériences semblables, cela m'a dégoûté, j'avais décidément trop de fluid, et de plus six ans j'ai abandonné l'hypnotisme sans espoir de retour.

Le grand singe d'Amérique. Qui régnait à Plombières.

Pèlerinage projeté du Né-Gus.

Guillaume II n'est pas le seul à vouloir faire le pèlerinage de Jérusalem. D'après les journaux égyptiens, le négus Menelik a l'intention de faire, dans deux ans, le même voyage. Le roi d'Ethiopia veut visiter la ville où vint, il y a trente siècles, son aïeule, la reine de Saba, dont il est écrit dans la Bible : "Elle fit connaître au roi Salomon tout ce qui était dans son cœur; et Salomon lui expliqua ce qu'elle lui avait proposé, et il n'y eut rien qu'il ne lui éclaircit." "Je ne voulais pas croire, lui dit-elle, alors, tout ce qu'on m'avait rapporté de votre sagesse; mais ce que je vois ici surpasse encore la renommée." Et ailleurs : "La reine de Saba donna au roi Salomon six vingt talents d'or, une quantité très grande d'épices et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté depuis, tant de parfums à Jérusalem." Le négus Menelik n'en apportera pas sans doute autant. Mais il trouvera des souvenirs d'une incomparable antiquité. Car ses généalogistes, qui sont des gens fort savants et sûrs de leur fait, affirment qu'il est le descendant de la reine dans la quatre-vingt-dix-septième génération. L'empereur d'Allemagne est à ce compte de bien modeste origine et de bien fraîche noblesse.

Les marchands de papier sont, paraît-il, dans la joie. Jamais, à aucune époque, leur commerce n'avait été aussi florissant que pendant la période électorale qui vient de prendre fin.

D'une enquête faite consciencieusement par la Chambre de Commerce de Paris, il résulte que dans les deux tours de scrutin, on a usé pour le département de la Seine seulement, 625,000 kilogrammes de papier d'affiche.

Empilées, les feuilles atteindraient six fois la hauteur de la tour Eiffel; mises côte à côte, elles recouvriraient les trois dixièmes de la surface du sol français.

Il résulte des considérations sur la longueur d'onde du son dans ce gaz, que celui-ci est un corps simple. M. Ramsay a donné à ce nouvel élément de notre atmosphère le nom de "krypton".

Washington, 25 juin.—En réponse à un télégramme du département de la marine requérant des informations définitives sur la prétendue mutilation des cadavres de quatre soldats d'infanterie de marine au avant-postes de Guantanamo, l'amiral Sampson télégraphie au secrétaire Long de la façon suivante : "Plays del Este, 24 juin.—En réponse à votre dépêche j'ai à dire qu'une enquête minutieuse a été faite et qu'on m'a rapporté que l'apparence de mutilation était probablement due à des effets de balles de petit calibre tirées à courte distance, et que je retire l'accusation de mutilation. Signé, SAMPSON.

Accident à Cincinnati. Cincinnati, Ohio, 25 juin.—Un vent violent a renversé aujourd'hui la cheminée haute de 75 pieds et d'un diamètre de 25 pieds de la boulangerie de Muth, rue Richmond. Une partie de la bâtisse a été démolie. Cinq personnes ont été blessées, dont deux mortellement.

L'ARTISTE.

M. Frémiet, le célèbre sculpteur animalier, n'est pas une bête comme ses modèles. En deux mots, avant-hier, il a tracé la psychologie vraie de l'artiste. Au fonctionnaire de l'Hôtel de Ville qui l'onait devant lui les peintres d'être laborieux, il a répondu en substance que ses confrères et lui n'ont aucun mérite à consacrer leur vie à une tâche qu'ils aiment passionnément.

"C'est la vérité pure. Ce qui distingue l'artiste du bureaucrate, par exemple c'est que jamais, au grand jamais, il ne trouve sa besogne fastidieuse. Aussi regardez autour de vous, vous verrez un certain nombre d'employés, qui, après avoir bâillé pendant les cinq ou six heures de présence réelle à leur bureau, se précipiteront, à peine sortis, chez eux sur une palette ou simplement sur un crayon à dessin, tandis que je n'ai jamais ouï dire qu'un peintre, à l'heure où il ne fait plus clair dans son atelier, allume une lampe pour se courber par goût sur des additions de chiffres ou pour copier, toujours par plaisir, une grosse de jugement. L'artiste est un privilégié du destin, le dernier des mortels qui ait le droit de dire que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Un nouvel élément de l'air. Un savant anglais, M. Ramsay, vient de découvrir, paraît-il, un nouveau gaz dans l'atmosphère. Il a soumis à une distillation fractionnée un volume de 800 centimètres cubes d'air liquéfié et étudié le gaz de la fin de l'opération. Après en avoir retiré tout l'oxygène au moyen du cuivre métallique, puis tout l'azote et l'argon à l'aide d'un traitement approprié, M. Ramsay a obtenu un résidu occupant un volume de 10 centimètres cubes et montrant faiblement le spectre de l'argon. Ce même temps qu'un autre spectre non encore observé. Ce dernier spectre présente deux raies très brillantes non séparées et une raie verte comparable à celle de l'hélium, ainsi que 12 autres raies caractéristiques.

Chiens célèbres et chiens de célébrités, tel est le titre d'un ouvrage qui vient d'être publié en France. L'auteur fait connaître le résultat de ses recherches sur l'origine de quelques races canines et nous montre une véritable galerie des chiens de nos célébrités contemporaines. Signons parmi les toutous porteurs de renommée : Carlo, le gordon porteur de M. Félix Faure; Lofti, le barzoï du Tsar; Truffe, la chienne bouledogue de M. F. Coppée; La Trouille, l'inséparable compagnon de Gyp; Méta, l'épaveuse de M. G. Ohnet; Lisette, la petite griffonne de M. Saint Saëns; Toc, le danois de M. Sarcey; l'Ours, le barbet de M. Stoulig.

Declarations de l'amiral Sampson. France Associée. Washington, 25 juin.—En réponse à un télégramme du département de la marine requérant des informations définitives sur la prétendue mutilation des cadavres de quatre soldats d'infanterie de marine au avant-postes de Guantanamo, l'amiral Sampson télégraphie au secrétaire Long de la façon suivante : "Plays del Este, 24 juin.—En réponse à votre dépêche j'ai à dire qu'une enquête minutieuse a été faite et qu'on m'a rapporté que l'apparence de mutilation était probablement due à des effets de balles de petit calibre tirées à courte distance, et que je retire l'accusation de mutilation. Signé, SAMPSON.

Accident à Cincinnati. Cincinnati, Ohio, 25 juin.—Un vent violent a renversé aujourd'hui la cheminée haute de 75 pieds et d'un diamètre de 25 pieds de la boulangerie de Muth, rue Richmond. Une partie de la bâtisse a été démolie. Cinq personnes ont été blessées, dont deux mortellement.

MOTS POUR BIRE. A l'hôtel, Calino, commia-voyager, entend le garçon qui réveille ses voisins de chambre et qui passe devant la sienne sans frapper. —Vous allez voir que cet animal va me faire rater mon train! Il n'entrerait pas me réveiller!